

BRIAN WILSON

"Brian Wilson"

(Sire/WEA)

Il était une fois la Pop, un royaume sur lequel régnaient deux monarques, Phil Spector et Brian Wilson. Les deux colosses se partageaient le territoire en une sorte de petit "Yalta" tacite : à Phil, les Blacks et les girls, les rues des vieilles cités de la côte Est, la nuit, Noël, la neige sur Spanish Harlem... A Brian, les white boys, les banlieues gazonnées de l'autre côte, la plage, le soleil, l'été éternel... De Coney Island à Malibu, chacun tenait un bout du Rêve Américain. Deux histoires de frustration superbement vengées par la musique, deux destins merveilleusement captés dans les images inoubliables du "Rock Dreams" de Guy Pellaert et Nick Cone.

Aujourd'hui, après vingt ans d'un calvaire psychiatrique dont il n'est malheureusement pas complètement sorti, Brian Wilson sort un disque : dans le petit monde du rock, c'est un événement considérable qui justifie tous les tapis rouges qu'on ne va pas manquer de dérouler. Ce type-là, McCartney lui porterait ses valises, Costello lui cirerait les pompes, les frères Reid lui boufferaient dans la main, tous les producteurs vendraient leurs gosses pour posséder le quart de ses dons et de son imagination...

"Brian Wilson", l'album, reprend les affaires en l'état où "Pet sounds" les avaient laissées, distillant à nouveau la magie de ce prodigieux "son mille-feuilles", tout en couches horizontales. En bas, dans les soubassements, on pose en polinillés la batterie et les percussions multiples ; au rez-de-chaussée se place la voix, aussitôt doublée ou triplée d'harmonies océanes, gorgées d'ode et de soleil ; aux étages, on installe les charmarures, orgues en cavalcades, clavecins et glockenspiels qui font la course avec les tubas, cors anglais et trompettes diverses ; on n'oublie pas de couler les mélodies dans l'or, de saupoudrer de clochettes et d'emballer le tout dans un peu d'écho, pour se retrouver avec la plus belle pièce montée de l'année, un album riche, sans lourdeur, dévotant à chaque morceau plus de trouvailles sonores que l'intégrale de U2. Les vieux fans et les autres se détecteront de l'architecture de la mini-opérette "Rio Grande", de mélodies chargées de tristesse ("Melt away"), de l'évidence de "Walkin' the line" ou de "Night time", faits sur mesure pour l'auto-radio, des références au passé ("Little children", collage à peine voilé de "Da doo run run" et de "Mountain of love"), alors que "Baby, let your hair grow long" aurait aussi bien pu s'intituler "Caroline yes"...

Pourtant, on se retient de poser l'estampille "chef d'œuvre". Ce disque suscite la même réserve que ceux des Everly Bros, de Fogerty ou de Patti Smith, autres exemples récents de come-backs réussis et fêtés : il

s'écrase sur notre époque comme un Ovni largué d'une autre galaxie et ne dit rien d'éloquent, ne nous parle pas comme peuvent nous parler dions... Morrissey ou Public Enemy. Reste la musique, cette incroyable masse sonore où Bach rencontre Berry, transcription fabuleuse de tous les "Pet sounds" qui flottent dans le cerveau bousillé de ce Californien ordinaire... Un retour si inespéré et inattendu que désormais, on espère et on attend des nouvelles de Phil Spector, l'autre génie siphonné.

Serge K.